

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

DIEGO

La morale à la foire. Variété.

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 149-151

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LA MORALE A LA FOIRE

VARIÉTÉ

D'où vient qu'on dit « le bon sens populaire », et qu'on dit aussi « l'aveuglement des masses » ? Le peuple est donc à la fois sage et fou ? Oui, parfaitement. Et l'on peut même dire que le bon sens reprend le dessus toutes les fois que les passions mauvaises et surtout que les meneurs ambitieux ne s'en mêlent pas.

C'est la réflexion que nous rapportions l'autre jour de la foire au pain d'épices, comme d'autres en rapportent des paquets de nonnettes ou des guirlandes de petits cochons.

Très philosophique, la foire au pain d'épices, quand on sait la regarder du biais qu'il faut. Daudet n'a pas craint d'y promener ses *Rois en exil*. Pour nous, qui ne sommes ni roi, ni exilé, mais simple écrivain de circonstance en quête de quelque « documentation » nouvelle, nos regards ont été frappés par une modeste baraque érigée en théâtre cinématographique, et où un vaste écriteau de toile peinte annonçait, comme *great attraction*, ce sujet palpitant : *Les méfaits de l'alcoolisme*.

Pour deux sous on pouvait entrer ; pour quatre, on pouvait s'asseoir. En généreux « aristo », nous nous sommes fendu de nos vingt centimes. Dire que l'assistance était brillante serait légèrement exagéré ; mais enfin la salle n'était pas vide. Presque tout le public était debout : preuve que les Crésus n'abondaient pas. Or, c'était justement aux ouvriers que s'adressait le « drame » dont voici l'analyse en deux mots.

Premier tableau : Une famille heureuse. L'ouvrier n'a pas encore mis le pied au cabaret. La scène représente un intérieur relativement confortable ; il y a des meubles, de la vaisselle ; la vieille maman travaille, les enfants, revenus de

l'école, achèvent leurs devoirs. On met le couvert, le père joyeux, rentre ; tout le monde lui saute au cou ; on se met à table, et la maman apporte la soupière fumante. « Jours de bonheur, dit l'impresario avec sentiment, qui malheureusement ne dureront pas. »

Deuxième tableau : Un coin de rue, avec l'entrée d'un mastroquet. Des gens vont et viennent. On entre pour boire un coup. Deux gaillards vont en faire autant lorsqu'ils rencontrent l'ouvrier du premier acte. On les voit qui l'imitent, l'obsèdent, triomphent peu à peu de ses résistances, et, finalement, le poussent par les épaules. Le tord-boyaux va compter une victime de plus.

Troisième tableau : L'ouvrier, devenu pilier de cabaret, est en train d'y perdre de l'argent aux cartes. Survient la femme, inquiète, qui veut ramener son mari. Il la repousse, la bouscule et se remet à jouer.

Quatrième tableau : La famille habite maintenant une sordide mansarde. Deux chaises et une huche éventrée composent tout le mobilier. Les petits, transis de froid, se blotissent contre la mère, qui leur partage son dernier morceau de pain. Arrive le père, comme au premier tableau, mais ivre cette fois, et furieux. Il tape, il casse, il terrorise. C'est un enfer.

Cinquième tableau : C'est l'hospice et le *delirium tremens*. Le malheureux ouvrier, dans ses crises, brise la camisole de force qu'on lui a mise et se livre à d'épouvantables contorsions. Il expire, et le personnel de l'hospice arrive pour l'étendre sur son lit de mort. Détail très suggestif : dans ce personnel figure une religieuse que l'on voit s'agenouiller pieusement au pied du lit. On voit que ces saintes filles sont toujours populaires. Sans cela, le cinématographe aurait-il eu soin d'enregistrer ce détail ?

C'est d'ailleurs le moment où les applaudissements ont éclaté.

Curieux, n'est-ce pas ? ces petits sermons laïques,

inconsciemment mimés par les ombres chinoises d'un cinématographe de foire devant un public faubourien. La leçon est vieille et banale, direz-vous ; mais elle a l'avantage de frapper juste et d'atteindre précisément ceux qui en ont besoin. Combien de misères se changeraient en aisances si l'ouvrier ne buvait pas ! On évalue à environ deux milliards, croyons-nous, la quantité d'alcool qui se boit chaque année en France. Et ce qui est vrai pour la France peut, dans une certaine mesure, s'affirmer des autres pays. Combien de « retraites ouvrières » on pourrait découper dans cette formidable étoffe, si on avait seulement le courage de la rogner ! On sait combien, dans certains pays, le Midi de la France par exemple, les ouvriers italiens sont vus de mauvais oeil, parce qu'ils se contentent de faibles salaires. Pourtant, avec ces faibles salaires, beaucoup trouvent le moyen de revenir chez eux avec des économies. D'où vient ce mystère ? De ce que, sauf exceptions, ils ne hantent pas le cabaret.

Si la baraque de la foire au pain d'épices pouvait convertir tous ses clients, elle remplirait une fameuse œuvre sociale. Mais, hélas ! nous savons comment est faite la nature humaine. On regarde, on approuve, on applaudit, puis, en sortant de là, pour se remettre de son émotion, on va, nous en avons peur, boire un petit coup.

Une autre réflexion que nous faisons, c'est que ce procédé de la représentation cinématographique, entre les mains de catholiques avisés, sachant graduer adroitement les infusions de vérité que peut supporter un auditoire indifférent, pourrait constituer un excellent moyen de propagande.

Nous ne savons si, en France, on en viendra à chasser les curés de leurs églises ; mais, en attendant, puisque eux et leurs amis, au dire des gens du « bloc », savent si bien « empiéter », ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée que d'introduire, à dose homéopathique tout au moins, le cléricanisme à la foire.